

cette bande joyeuse quelques petits souvenirs. Vous dînez quelquefois en ville, et les maîtresses de maisons comptent sur quelque chose de mieux que sur une carte banale. Les confiseurs n'ont pas été inventés pour rien, et les marrons glacés ne sont pas uniquement destinés à parer leurs devantures où s'étalent les chefs-d'œuvre sucrés confectionnés tout exprès pour cette année de grâce. Cela coûte un peu cher, il est vrai, mais le 1er janvier ne se lève qu'une fois par an.

Un peu cher ! cela vous fait songer à votre rouleau de 1,000 francs. Vous le cherchez des yeux.—Mon Dieu ! qu'est-il devenu ? où l'ai-je serré ? me l'a-t-on pris ? Je n'aperçois plus qu'un morceau de papier déchiré, assez semblable à la cartouche vide quand le coup est parti. Je vais de ce pas chez le commissaire.

— Monsieur le commissaire, vous êtes la Providence en écharpe du propriétaire et la terreur du malfaiteur. J'avais 1,000 francs d'économies, je voulais acheter une obligation de chemin de fer...

Ici, mon pauvre Ariste, le *diable boiteux* coupe le fil de votre discours par un : *Je vous la souhaite !* jeté d'une voix stridente ; et, votre cauchemar continuant, vous voyez tous les napoléons de votre rouleau danser la sarabande autour de vous, en vous passant sous le nez de la manière la plus provocante ; après quoi la bande des fuyards reprend le chemin de la fenêtre, mais ce n'est pas, comme à l'Opéra, pour rentrer par la porte. Vous n'avez pas été volé, Ariste ; mais vous êtes généreux ; et les libéralités se payent. Payez donc, mon bien bon. Je ne veux en aucune façon contester l'exactitude du bilan que vous avez achevé hier soir avant de vous coucher. Vous êtes un comptable de première force, et vous avez admirablement balancé les recettes et les dépenses de l'année ; oui, les 1,000 francs d'excédant vous étaient acquis : seulement vous aviez compté sans les *impôts indirects*.

En ce moment, un violent coup de sonnette réveille tout de bon Ariste. Il jette les yeux sur sa pendule et voit qu'elle marque huit heures du matin. Il s'habille à la hâte, et, à peine a-t-il passé son pantalon à pieds et sa robe de chambre, que Mme Ariste entre chez lui, en lui disant :

— Mon cher ami, ce sont ces messieurs les tambours de la garde nationale qui viennent chercher votre fusil pour le fourbir à l'occasion de la nouvelle année, sans oublier de vous la souhaiter bonne et heureuse !

— Parbleu ! s'écrie Ariste, encore à moitié endormi et d'assez mauvaise humeur, voilà un mot que je n'oublierai pas. Il y a plus de deux heures qu'on me le corne sur tous les tons aux oreilles.

— Mais mon ami, tu n'y penses pas, reprend Mme Ariste d'un ton câlin, tu viens de t'éveiller, et je n'ai pas encore eu le temps de te souhaiter la bonne année ?